

LE MONDE

CONCERT DU GROUPE OELDORF

Par GÉRARD CONDÉ. Publié le 21 mars 1978

Ils ont acheté deux fermes et une grange à Oeldorf, près de Cologne, et c'est là qu'ils habitent, qu'ils travaillent et, l'été venu, qu'ils donnent des concerts, formant une sorte de communauté à la fois musicale et familiale. Ce n'est pas une chapelle, c'est un groupe, un groupe qui a pris le nom de son village.

Mesias Maiguashca est né en Équateur en 1938, Peter Eötvös en Hongrie en 1944, Joachim Krist en Autriche en 1948, et c'est autour de Stockhausen, comme interprètes, comme élèves ou comme assistants, qu'ils se sont rencontrés et qu'on les a d'abord rencontrés... On pouvait attendre des épigones, au mieux des dissidents ; on découvre, d'œuvre en œuvre, des disciples doués, lucides, parfois même implicitement critiques, qui savent faire des récoltes fructueuses là où le maître ne s'est pas aventuré ; si on perçoit une influence, elle concerne surtout une certaine exigence de facture : traiter le matériau jusqu'au bout et en déduire les conséquences ultimes qui imposeront sa forme au morceau ; tant pis s'il semble d'abord un peu long, chemin faisant on s'aperçoit que l'auteur a raison d'insister et de forcer l'écoute.

Une des particularités du groupe Oeldorf, c'est que les compositeurs sont aussi interprètes ; quant aux solistes qu'ils s'adjoignent, ce ne sont pas de simples " supplémentaires ", mais des collaborateurs qui doivent apporter leur part de créativité. La plupart des œuvres sont donc écrites pour des musiciens précis qui peuvent en assurer des exécutions d'une fidélité absolue.

Trois compositions formaient le programme du concert donné jeudi soir à la Maison de la culture de Nanterre et répété le lendemain à l'Institut de musicologie de Paris : Intimus de Peter Eötvös ; Violin-Cello de Joachim Krist ; Oeldorf 8, de Mesias Maiguashca.

Intimus (1975) : à contre-jour devant un écran lumineux, un violoncelliste (Gaby Schumacher en travesti) et un baryton (Richard Reiss), tous deux en habits du grand siècle. Le chanteur, c'est peut-être le maître de musique affectueux, il dit le nom des notes, celles qu'il chante, celles que son (sa) partenaire joue ou ne joue pas... Conversation imaginaire, familière. En fait, quelques épisodes seulement appartiennent au domaine théâtral, il s'agit plutôt d'un duo très développé entre deux partenaires dont les possibilités - voix de tête, chuchotements, doubles-sons même pour le baryton, harmoniques, effets d'archet pour l'instrument - paraissent s'enchaîner les unes aux autres à l'infini, comme par contagion, avec de temps en temps des rencontres prolongées sur des intervalles de tierces, de sixtes ou d'octaves, ou dans des agrégations dissonantes que leur disposition rend sensuelles.

Violin-Cello (1976) est aussi une pièce d'intimité : " dans la foule, deux êtres (deux instruments) se rencontrent, sur la hauteur d'un son, ils trouvent un rythme commun et se mettent à la recherche d'une mélodie de base ", dit le compositeur, qui ne dissimule pas le caractère biographique de ce duo avec bande magnétique (bruits de foule travaillés) et modulateur en anneaux. Mais la pièce, avec le recul, pâlit un peu à côté des deux autres.

Oeldorf 8 est aussi une autobiographie, mais du groupe cette fois : cela commence avec une annonce au micro ; sur scène, les musiciens muent leur propre rôle d'abord avec des claves, puis avec leur instrument respectif : la mélodie le rythme, l'harmonie, se dessinent peu à peu comme ces certitudes qui se révèlent au cours de la conversation. Tantôt tout le monde se rencontre, tantôt l'individualité reprend ses droits ; il y a ici très peu de distance entre " faire la musique " et la musique elle-même. Là encore, comme dans les autres œuvres du concert, la spéculation sur la matière sonore n'est jamais dissociée du jeu familier, c'est peut-être là la leçon du village pour ceux qui l'habitent...